

CULTURE 23 novembre 2002 à 01:52

L'esprit d'Eloy

Par DAHAN ERIC

Une tour de La Défense, en fin d'après-midi. Paris semble à portée de main, mais Jean-Claude Eloy a appris à vivre en marge. Des institutions, du système et de l'actualité. Une lettre de trop à Pierre Boulez à la fin des années 70 et l'élève qui ne supportait pas de voir le maître de la contestation accepter l'exercice du pouvoir, s'est retrouvé persona non grata à l'Ircam. En a-t-il souffert ? Il préfère discuter de sa passion de l'ailleurs, et de l'idée qu'il se fait de la modernité. Des centaines de volumes consacrés aux mysticismes divers, aux différents échantillonneurs digitaux dont les câbles s'entremêlent au cœur de ce qui fut le salon : le décor n'est pas celui d'un mandarin, mais plutôt d'un techno-kid. A la différence près qu'Eloy a été formé à la Schola Cantorum, est devenu l'élève de Darius Milhaud au conservatoire, puis de Boulez qui dirigera son oeuvre Equivalences à Paris, Donaueschingen, Los Angeles et Darmstadt.

Choc. Fils d'ingénieur-conseil, Jean-Claude Eloy, né en 1938 à Rouen, compose depuis l'âge de 12 ans. Fait notable pour l'époque, il est sous l'influence d'Olivier Messiaen, le compositeur-ornithologue au langage original, basé entre autres sur la métrique du plain-chant et des déci-tâlas hindous, et l'utilisation de rythmes non rétrogradables. Cette passion pour la musique du futur compositeur de Saint François d'Assise coûtera à Eloy son concours d'harmonie au conservatoire, où l'on goûte peu ces nouveaux modes à transposition limitée que l'étudiant ose employer. Ils ne sont pas beaucoup à cette période, même si Milhaud est très libéral, à accueillir et diffuser la musique contemporaine. Alors, quand Gilbert Amy emmène Eloy à un concert du Domaine musical au Petit Marigny, c'est le choc. En plus de son propre Marteau sans maître, Boulez, qui a fondé cette société de concerts unique, dirige d'autres oeuvres atonales ou sérielles signées Stockhausen, Nono et Webern.

La fameuse table rase opérée par ceux qui ne jurent que par la deuxième école de Vienne (Schoenberg, Berg, Webern) fascine le jeune compositeur qui a soif de nouveauté, même s'il se passionne parallèlement pour les documents sonores disponibles au Centre d'études de musique orientale.

Carrefour. En attendant les voyages au Japon, il fréquente Darmstadt, carrefour de l'avant-garde européenne («C'était alors encore un centre de recherches effervescent, pas l'institution que c'est devenu»), puis passe par l'Académie de Bâle, où Boulez lui enseigne les microstructures, tandis que Stockhausen lui apprend la science des grandes formes.

A 27 ans, nommé professeur à Berkeley (Californie), il fuit un Paris «à l'esprit étriqué», mais doit rapidement déchanter : l'université américaine ne dispose pas de studio électroacoustique. Les assistants de Stockhausen ayant parlé au gourou de Kamakala, une oeuvre pour orchestre d'Eloy, mais sonnante comme de l'électronique, le petit Français trouve asile chez son héros à Cologne et compose dans l'excitation Shanti, deux heures de musique. La combinatoire sérielle, le formalisme abstrait des bouleziens ne l'intéressent plus. C'est la façon dont une activité acoustique remplit le temps qui excite sa créativité. Le laboratoire de la faculté des sciences de Censier l'accueille, puis c'est le Japon, via la NHK (radio nationale) et le Théâtre national, qui cherche des compositeurs pour son ensemble de gagaku (musique de la cour royale d'origine chinoise).

Pourquoi est-il captivé par cette musique non modulante, si «pauvre» pour l'oreille occidentale. Parce que «le corps acoustique y fluctue en permanence, grâce à la fine science ornementale des musiciens et chanteurs asiatiques». Pour eux, qui ne connaissent pas notre solfège, il invente une notation graphique, et ça marche. Depuis, il n'a de cesse de transformer des sons abstraits en sons concrets et, inversement, de démultiplier la voix humaine ou une note de satsuma-biwa pour en faire un grondement tellurique, sans passer par les programmes de l'Ircam. «L'utilisation de l'électronique dans la musique populaire fait que l'industrie a développé des tas de logiciels équivalents», explique-t-il.

Modulateur. Après Grenoble l'an dernier, c'est au tour de Dijon de rendre hommage à ce grand modulateur de l'infinitésimal. Il se souvient encore de 1977, lorsque l'Orchestre de Paris sabota l'exécution de l'une de ses oeuvres au Palais des congrès. Pour lui, tout reste affaire de temps : «L'électroacoustique peut encore se développer, devenir le piano du XXI^e siècle.».